
V I^e PROMENADE.

Visite de la collection des oiseaux conservés :
— 1^o Des familles comprises dans la tribu des grimpeurs. — 2^o De celles qui sont connues sous les dénominations d'oiseaux de proie. — 3^o Et d'une partie des familles nombreuses et variées de la grande tribu des passe-reaux.

LORSQUE nous avons conseillé aux personnes qui desirent nous accompagner dans nos Promenades de commencer par les animaux les plus simples, pour remonter aux plus parfaits, en cherchant à fixer toute leur attention, soit sur les insectes, soit sur les reptiles et les poissons, nous avons bien pensé que nous ne pourrions les empêcher de jeter quelques regards vers ces nombreuses tribus composées d'oiseaux sur le vêtement desquels la nature semble avoir épuisé toutes les couleurs, toutes les nuances qu'elle avait à sa disposition.

Cette collection est d'ailleurs la plus nombreuse et l'une des plus complètes de ce magnifique dépôt ; et cela devait être , car l'intérêt qui attache à l'étude de l'histoire naturelle en général est beaucoup plus vif lorsqu'il s'agit d'êtres qui flattent à la fois plusieurs sens , et dont une foule vivent familièrement avec nous. Il n'est donc pas étonnant que les naturalistes , les amateurs , se soient plu à rassembler , à conserver une grande quantité de ces beaux animaux , qui deviennent des objets d'ornement pour ceux même qui n'en font aucun usage pour l'étude.

On ne sera pas surpris non plus que nous nous soyons beaucoup plus étendus sur les mœurs, les habitudes des individus de cette classe , que sur celles des autres : les oiseaux ayant été plus anciennement étudiés , et mieux connus , il est naturel que l'on ait réuni sur ces êtres intéressans un plus grand nombre de faits curieux.

Quoi qu'il en soit, nous suivrons la marche adoptée dans les Promenades précédentes, et nous nous abstiendrons de détails sur leur organisation; car on veut plutôt voir que lire, et l'on desire sur-tout que ce qu'on lit ne soit que l'explication de ce qu'on voit: or, ici l'on ne voit que l'oiseau paré de son vêtement, et non son squelette. Qu'il nous suffise seulement de savoir que sa conformation intérieure a beaucoup de rapports avec celle des quadrupèdes à mamelles. Les oiseaux ont de même un cœur, des artères, des veines dans lesquelles le sang est soumis, comme dans notre corps, à une double circulation; seulement leurs poumons sont percés de beaucoup de trous, au moyen desquels l'air qu'ils inspirent peut circuler dans les diverses parties du corps, dans l'intérieur vide de leurs os, et particulièrement dans des espèces de sacs placés dans la poitrine et le bas-ventre, qui leur servent à enfler ou à

rapetisser le volume de leur corps, afin de s'élever plus ou moins dans l'air : ces espèces de sacs contribuent aussi à produire cette force de voix qui nous étonne d'autant plus dans quelques-uns, qu'elle n'est pas proportionnée à la petitesse de leur corps.

Les *ornithologistes* (c'est ainsi que l'on nomme les naturalistes qui s'occupent de l'étude et de la description des oiseaux) ont adopté plusieurs méthodes pour les diviser en grandes tribus, afin de pouvoir les étudier et les distinguer plus facilement : ils se sont généralement servis de la forme des pieds et de celle du bec pour les principales divisions ; et nous devons faire observer aux personnes qui sont trop portées à négliger les méthodes, et même à les repousser toutes, sous le prétexte qu'elles sont l'ouvrage des hommes et non celui de la nature, que les caractères de ces grandes divisions méthodiques s'accordent assez exacte-

ment, non seulement avec les autres traits de ressemblance extérieure de ces animaux, mais encore avec leurs goûts et leurs habitudes. C'est ainsi que nous verrons, en parcourant ces tribus, que la forme des pieds suffit pour indiquer quels sont les oiseaux nageurs et les oiseaux grimpeurs; celle des jambes, ceux qui aiment les rivages, et que les ongles vigoureux de plusieurs suffiraient pour trahir les oiseaux de proie.¹

¹ Nous allons donner aussi succinctement qu'il nous sera possible une idée des principales divisions méthodiques.

La première comprend les grimpeurs, remarquables à leurs doigts gros et forts, qui leur servent à grimper.

La seconde renferme les oiseaux de proie, faciles à distinguer à leurs ongles forts et très-crochus.

La troisième, qui comprend les oiseaux dont les ongles sont peu crochus, et qu'on a réunis sous la dénomination de passereaux, est loin d'être aussi bien caractérisée que les autres : elle peut être considérée comme

Nous suivrons donc , autant que la place que chaque espèce occupe sur les

rassemblant les oiseaux qui ne peuvent trouver place dans les autres tribus , et malheureusement c'est la plus nombreuse en familles.

Cette Promenade aura pour objet la visite des deux premières tribus et d'une partie de la troisième.

La quatrième renferme , sous la dénomination de platypodes , plusieurs ordres d'oiseaux dont les doigts extérieurs sont unis dans presque toute leur longueur.

La cinquième nous offre les oiseaux les plus connus sous la dénomination de galinacés (imitée du nom latin de la poule) : ils ont les doigts de devant réunis à leur base par une membrane.

Les oiseaux de la sixième tribu sont très-reconnaissables à la manière dont leurs doigts sont réunis par une membrane , ce qui leur donne en quelque sorte la forme de rames ; ce sont les oiseaux d'eau , et ici il y a des différences qui établissent deux divisions pour les naturalistes , mais dont nous croyons inutile de faire mention.

La septième tribu ou grande division est

tablettes pourra le permettre , l'ordre établi par M. Lacepède , à qui l'on doit la classification et l'arrangement de ces oiseaux ; et nous ferons ici une observation essentielle pour les personnes qui n'ont aucune connaissance des méthodes adoptées dans les sciences. Le nom *générique* ou du *genre* dans lequel on a réuni plusieurs oiseaux qui se ressemblent par des caractères communs , étant fort avantageux pour l'étude , a été placé sur les étiquettes ; mais ce nom ne doit pas leur donner une fausse indication sur la dénomination vulgaire de l'oiseau. Nous ne faisons cette

celle des oiseaux de rivage , reconnaissables , soit à leurs longues jambes , soit à leurs longs cous , soit même à la longueur de leurs becs.

Les oiseaux coureurs forment une huitième division peu nombreuse en individus , lesquels se distinguent à leurs doigts très-forts , et souvent à la petitesse de leurs ailes.

Nous parcourrons dans la septième Promenade le reste des passereaux et les cinq dernières tribus.

remarque que parce que nous avons vu des personnes se disputer sur le nom vulgaire de certains oiseaux, en s'étayant sur le nom générique qu'ils liaient sur l'étiquette. « Ainsi, disaient-elles, cet oiseau est un *merle-grive*, et non une *grive ordinaire*, car l'étiquette porte la première dénomination ; de même le *moineau-serin*, le *moineau-chardonneret*, sont des moineaux, et non des serins et des chardonnerets communs. » — Ce raisonnement est absolument faux ; car la dénomination de merle a été donnée à tous les oiseaux du même genre, et celui de grive, qui appartient à l'espèce, indique en effet que c'est la grive commune : de même que la dénomination de moineau, répétée sur toutes les étiquettes, et précédant les noms de nos serins et de nos chardonnerets vulgaires, annonce seulement que ces derniers sont du genre des moineaux, c'est-à-dire qu'ils ont des caractères extérieurs

qui les rapprochent de ces derniers.

Maintenant nous allons parcourir la collection des oiseaux, en commençant par l'armoire qui est à côté de la porte de la salle des quadrupèdes. On doit remarquer qu'on a généralement placé de gauche à droite la suite des individus appartenant à une même espèce, et que les numéros des genres se suivent le plus possible des étages supérieurs jusqu'à la tablette du bas.

Les ARAS, qui se présentent les premiers, ressembleraient à de grands perroquets, s'ils n'avaient sur chaque joue une place dénuée de plumes que ces derniers n'ont pas, et qui ne contribue pas peu à leur donner une physionomie moins douce que celle des perroquets.

Les noms assez bizarres de beaucoup d'oiseaux ne doivent pas arrêter les personnes qui se livrent à cette étude; ces noms sont, pour la plupart, ceux que leur ont donnés les habitans des

îles ou des parties du continent où ils naissent. Quelquefois aussi ils désignent une habitude de l'oiseau, et plus souvent son cri ou chant : c'est à son cri particulier que l'ara doit le sien ; car c'est ce nom rude qu'il répète à chaque instant dans l'état sauvage.

Leur plumage est la parure la plus recherchée de certains peuples : non-seulement il y en a qui en mêlent à leurs vêtemens, mais les Indiens, dans leurs jours de fêtes, choisissent les plus belles et se les passent, soit dans la cloison du nez, soit dans des trous qu'ils se font aux joues et aux oreilles, ce qui leur donne une physionomie qui paraîtrait fort singulière chez nous.

Les *aras bleus* ne fréquentent point les *aras rouges*, quoiqu'ils vivent dans les mêmes forêts.

L'*ara vert* vient de Cayenne : c'est un des plus beaux et des plus rares : il est particulièrement estimé à cause de la douceur de ses mœurs, et de la faci-

lité avec laquelle on l'apprivoise ; mais il ne faut pas que les étrangers ou les enfans qu'il ne connaît pas se fient à sa bonté, car il n'est aimable qu'avec ses amis.

Cet oiseau parle mieux que les autres aras, et cela n'est pas étonnant, parce qu'il écoute avec plus d'attention qu'aucun autre ce qu'on dit, et qu'il s'instruit, non seulement avec les hommes, mais même avec les perroquets qui savent parler.

L'ara noir n'est pas commun : on en prend peu, parce que cet oiseau se tient toujours éloigné des habitations, et se plaît particulièrement sur les montagnes les plus escarpées et les rochers les plus déserts.

Les *kakatoës* sont des PERROQUETS originaires, pour la plupart, de l'Asie méridionale et des îles de l'Océan indien. Malheureusement, ces jolis animaux, qui s'apprivoisent avec facilité, ne peuvent répéter que très-grossière-

ment quelques mots mal articulés ; mais on croit que c'est malgré eux qu'ils ne répondent pas de la voix ; car ils tâchent d'en dédommager par les caresses les plus affectueuses.

Ces qualités aimables se font surtout remarquer dans les perroquets à *huppe jaune* : ceux-là expriment leur satisfaction par une foule de petits mouvemens, et sur-tout en relevant leur huppe, haussant et levant alternativement la tête, et faisant un petit bruit sec avec leur bec.

C'est particulièrement lorsqu'on le renvoie, que cet oiseau a quelque chose de touchant dans ses manières, je dirais presque dans sa physionomie : alors il s'éloigne la tête un peu baissée, s'arrête et se retourne, comme pour savoir si l'on ne révoque pas l'ordre, et semble solliciter la faveur de rester.

Les perroquets sans huppe et à queue courte sont ceux que l'on appelait généralement autrefois *papegauts* ; les pe-

tits, que nous nommons ordinairement perruches, s'appelaient alors perroquets : on doit remarquer, en jetant un coup d'œil sur les étiquettes de ceux qui garnissent cette armoire et la suivante, que ce nom de perruche et celui de perriche, adoptés par de célèbres naturalistes, ne l'a point été par M. Lacepède. Il faut convenir qu'il n'y a en effet aucune autre différence entre les perruches, perriches et perroquets que la grandeur. Quoi qu'il en soit, je n'en regrette pas moins, pour l'instruction des personnes qui ont puisé dans les ouvrages de Buffon le goût de l'histoire naturelle, que l'on n'ait pas ajouté au bas de la dénomination générique le nom vulgaire de perruche ou perriche, à toutes les espèces que cet immortel écrivain a ainsi désignées ; car Buffon, après avoir été le livre des naturalistes, sera long-temps encore celui des gens du monde.

Ainsi donc les petits perroquets,

que nous voyons en grand nombre dans la deuxième armoire, sont les perruches et les perriches dont Buffon a décrit un très-grand nombre : les *perruches* sont les petits perroquets de l'ancien continent, et les *perriches* les petits perroquets du Nouveau-Monde.

Les perroquets à queue courte sont les plus communs : plusieurs d'entre eux sont recherchés à cause de leurs bonnes qualités : le *noira*, que l'on nomme aussi *lori noira*, est très-estimé et même fort cher dans les Indes, à cause du grand attachement qu'il voue à son maître.

En général, les marchands d'oiseaux donnent le nom de *loris* à toutes les espèces de ces perroquets qui ont le plumage rouge, et qui sont originaires des Indes Orientales.

Tout le monde connaît le perroquet *Jaco* (seconde armoire) qui nous vient d'Afrique : c'est celui qui apprend le plus facilement à parler : il imite sur-

tout , avec beaucoup de justesse , la voix des enfans , et même la danse , les mouvemens que l'on répète devant lui. Les perroquets aiment généralement les vins sucrés , et particulièrement le vin muscat ; et j'ai remarqué que le *Jaco* , étant plus bavard et plus singe que les autres , avait une ivresse extrêmement gaie : c'est sur-tout dans les villes méridionales de la France que cet oiseau a été répandu. Les marins qui faisaient autrefois les voyages des côtes d'Afrique en rapportaient une grande quantité ; et ces perroquets étaient aussi communs dans certaines villes commerçantes que les chiens le sont à Paris. A Bordeaux , par exemple , on ne pouvait traverser les marchés publics sans être arrêté par les injures des halles , que ces perroquets disaient en patois à tous les passans ; souvent même ils se répondaient d'une boutique à l'autre avec l'accent particulier des harangères , de manière à

faire croire que les marchandes se disputaient avec beaucoup d'acharnement.

Le *maypouri*, dont on remarque ici trois beaux individus, n'a que le mérite de son plumage; car son chant est une espèce de sifflement aigu qu'il répète en volant dans les forêts humides de la Guiane et du Mexique.

Le perroquet de *paradis*, qui vient de l'île de Cuba, doit sans doute son nom à la beauté de ses couleurs, puisqu'il n'a rien d'extraordinaire dans ses mœurs.

Le *mascarin* s'appelle ainsi à cause de l'espèce de masque formé par les plumes noires qui entourent son bec rouge.

Le *vaza*, nom que le perroquet qui est à côté porte à Madagascar, se reconnaît facilement à la petitesse de son bec; celui-ci apprend assez bien à parler.

Parmi les perroquets à queue longue

qui garnissent le reste de cette armoire se trouvent les plus jolies perruches; on remarquera sur-tout, pour leur petitesse, celles appelées *coulacissi*, le *toui d'été*, celles de *Taïti*, qui ne sont pas plus grosses que des moineaux, et celle d'*Alexandre* que l'on appelle ainsi, parce qu'on croit que ses soldats la transportèrent les premiers dans la Grèce; au même étage on remarquera aussi le *guarala*, que les habitans du Brésil appellent *guiraba*, c'est-à-dire *oiseau jaune*; c'est une perriche que les sauvages estiment beaucoup, sans doute à cause de sa belle couleur.

Les sauvages qui habitent les pays où les perroquets nichent, ont en propriété de petites portions de forêts qui se conservent depuis fort long-temps dans les mêmes familles, et dont le revenu consiste soit dans les plumes qui tombent de ces oiseaux, et dont ils font un grand débit, soit dans la vente des oiseaux mêmes. On sent bien, d'après cela, que les

arbres qui servent d'habitation aux perroquets sont aussi soignés par leurs propriétaires, et aussi précieux pour eux que s'ils rapportaient des fruits du plus grand prix.

Nous nous arrêterons un instant sur les TOUCANS, oiseaux vraiment singuliers par leur énorme bec, qui n'est nullement en proportion avec leur corps. Heureusement que ce bec, qui, comme l'on voit, est dans quelques espèces presque aussi long que le reste de l'animal, n'est pas aussi épais que celui des autres oiseaux : il est d'ailleurs si fragile, qu'ils ne peuvent s'en servir pour briser les objets un peu durs. Ce bec, qui fait que ces animaux ressemblent à des oiseaux ridiculement masqués, n'est pas la seule singularité qu'ils présentent; leur langue est bien aussi curieuse, puisqu'elle est garnie des deux côtés de petites barbes serrées qui lui donnent tellement l'air d'une véritable plume, que quelques

naturalistes lui ont donné ce nom , que désigne aussi celui de toucan dans le langage des naturels du Brésil.

Malgré la conformation singulière de sa langue , le toucan est fort bavard ; son chant est une espèce de sifflement qu'il répète vivement et précipitamment pendant fort long - temps ; aussi les naturels des contrées de l'Amérique méridionale que le toucan habite l'ont-ils nommé *l'oiseau prédicateur*.

Comme il s'apprivoise facilement lorsqu'il est jeune, on a pu observer ses habitudes, et l'on a remarqué que lorsqu'on lui présente quelque graine ou autre fruit qu'il aime , il le prend , le lance en l'air , ouvre le bec et le reçoit dans son large gosier , ce qui passerait , dans d'autres animaux , pour un trait d'adresse, fruit d'une éducation particulière.

Sans doute , lorsqu'on a vu les perroquets , ces oiseaux sont peu remarquables par leur plumage , aussi les deux

appelés *dicolor* (à deux couleurs) sont-ils les seuls qui méritent d'être distingués ; cependant les naturels du Brésil se font , avec les plumes du toucan à *gorge jaune* , des parures qu'ils portent les jours de fêtes, sur-tout lorsqu'ils doivent danser. On les recherchait aussi beaucoup en France lorsque les manchons de plumes étaient à la mode ; et comme on suppose toujours des vertus particulières aux objets naturels qui ont des formes remarquables , on ne sera pas étonné d'apprendre que les sauvages se servent de la langue en plume de ces oiseaux pour composer des remèdes qu'ils croient souverains dans certaines maladies. Quoique la peau du toucan soit bleuâtre et sa chair presque noire , on la mange dans le pays.

Les *COUROUCOUS* vivent solitaires dans les bois épais et humides , et se nourrissent d'insectes. Le nom de cet oiseau rend à peu près son cri triste et monotone. On sent bien que les sauva-

ges se servent de ses plumes, et l'on assure que les anciens Mexicains en composaient des tableaux fort agréables et différens ornemens qu'ils portaient à la guerre ou qui leur servaient à embellir leurs fêtes.

Les TOURACOS, que l'on remarque au même étage, viennent de l'Afrique, et quoique Buffon en ait eu un quelque temps vivant il n'a rien pu savoir des mœurs naturelles de ce bel oiseau qu'il plaçait à côté des coucous.

Les BARBUS (à l'armoire suivante) ont été ainsi nommés par les naturalistes, à cause des plumes effilées qui garnissent la base de leur bec, et qui ressemblent en effet, à quelque distance, à de la barbe. Ce sont des oiseaux tristes, silencieux, qui habitent la zone torride, et ne sortent guère des lieux solitaires. Le *barbu tamatia* habite particulièrement l'Amérique : son caractère est assez semblable à celui des autres ; il y en a même qui sont si

lourds, si tristes ou si stupides, que, lorsqu'on tire un coup de fusil assez près d'eux, ils ne quittent pas la branche sur laquelle ils sont pesamment perchés.

Les JACAMARS ressemblent assez à ces oiseaux appelés vulgairement *martins-pêcheurs*; mais la disposition de leurs doigts, qui est différente, annonce que ce sont des grimpeurs. Ces oiseaux se trouvent à l'Amérique, où ils cherchent de préférence les lieux humides, parce qu'ils se nourrissent d'insectes.

Les PICS se trouvent dans toutes les parties du monde, et peuvent être considérés comme les meilleurs grimpeurs, puisqu'ils se servent non seulement de leurs doigts comme les autres, mais encore de leur queue, dont les longues plumes deviennent un point d'appui lorsqu'ils se tiennent dans une situation verticale.

Les espèces les plus communes en Europe sont le *pic noir*, le *pic vert*,

l'épeiche et le *pic varié*, dont on voit ici plusieurs individus.

Les personnes qui ont vécu quelque temps à la campagne connaissent les mœurs de cet oiseau, et peut-être leur a-t-on dit sur ses habitudes des particularités qui, pour être piquantes, n'en sont pas plus exactes; telle est celle qui attribue les mouvemens que fait le *pic*, après avoir donné quelques coups de bec sur l'écorce d'un tronc d'arbre, à l'envie de s'assurer s'il l'a percé, tandis qu'ils sont dus à la recherche qu'il fait des insectes que ces coups de bec font sortir d'entre les gerçures de l'arbre.

Le *pic vert*, qui est un de ceux qui va le plus sur la terre, se nourrit principalement de fourmis. On prétend qu'il couche sa longue langue dans le voisinage des fourmilières, et particulièrement dans les sentiers que ces insectes ont coutume de suivre pour retourner à leurs habitations souterraines, et que, lorsqu'elle est bien couverte

de fourmis, il la retire, et les avale : ce fait aurait besoin de confirmation, et la nature est assez belle par elle-même, sans chercher à l'embellir par des fables : ce qui est plus certain, c'est que le pic vert ravage les fourmilières en les bouleversant avec son bec et ses pieds, et dévorant ses habitans, qui, par cela seul que cet oiseau est leur ennemi, ne doivent pas se promener paisiblement sur sa langue. Lorsque les habitans des campagnes entendent le pic vert répéter dans les bois un cri particulier que l'on peut rendre par le mot *plieu, plieu*, dit d'un ton plaintif et prolongé, ils assurent que l'on aura de la pluie; et j'ai remarqué que ce présage trompait rarement : aussi les Anglais appellent-ils le pic vert l'*oiseau de pluie*; et l'on croit assez généralement que c'est là l'*oiseau pluvial* dont les Romains interprétaient les mouvemens et les apparitions.

Le *pic noir*, qui habite particulière-

ment le nord de l'Europe, fait plus de ravages dans les bois que les autres. Celui qui a le bec blanc vient de la Caroline. Les Américains des parties septentrionales achètent fort cher ces becs blancs, pour en former des couronnes qu'ils présentent à ceux d'entre eux qui reviennent vainqueurs dans les combats.

Parmi les plus beaux pics de cette collection se trouvent ceux qui habitent la Guiane, et que l'on y appelle *oiseaux charpentiers*, à cause de leurs habitudes. On doit remarquer aussi que les plus petits sont des espèces étrangères à nos climats. Les personnes peu familières avec l'histoire naturelle doivent retrouver dans cette nombreuse famille la preuve d'une vérité dont elles ne sauraient trop se pénétrer, c'est que ce n'est ni sur la grandeur de l'oiseau ni sur la couleur du plumage que l'on doit juger que certains individus sont du même genre, puisque, parmi les pics,

il y en a de toutes les nuances , depuis le blanc jusqu'au noir , et qu'on en remarque d'aussi gros que de beaux corbeaux , et de plus petits que des moineaux.

Les TORCOLS ont la langue à peu près conformée comme celle des pics ; mais leur nom suffit pour indiquer une habitude qui leur est particulière. Lorsque la surprise, l'effroi, ou même des sentimens moins prononcés, agitent cet oiseau, il tord lentement le cou, et le tourne de manière que sa tête est tout à fait renversée sur son dos.

Le torcol a des habitudes plus bizarres. Lorsqu'il est nouvellement dans une cage, et qu'on s'en approche, il se dresse sur ses ergots, avance lentement, en relevant les plumes du sommet de la tête et fixant la personne qui est en présence, puis saute vivement au fond de sa cage qu'il frappe de coups de bec en rabattant sa petite huppe ; il recommence ce singulier manège, et le répète

quelquefois jusqu'à ce qu'il soit fatigué. Ce sont sans doute les manières vraiment originales de cet oiseau qui l'avaient rendu l'objet de la superstition des anciens : ils s'en servaient pour faire des enchantemens, des philtres ; et son nom même (on l'appelait *jynx*) signifiait, au rapport de plusieurs historiens et poètes grecs, ce charme particulier, cette espèce d'enchantement qui nous attire vers la beauté : aussi disaient-ils que Jason tenait de Vénus même le *jynx* qui força Médée à l'aimer.

Ce petit oiseau, que l'on rencontre assez communément dans quelques parties de la France depuis la fin du printemps jusqu'au commencement de l'automne, a bien perdu chez nous de son pouvoir : comme il s'engraisse facilement vers la fin de l'été, sa chair est alors fort délicate ; ce qui lui a fait donner, dans certains cantons méridionaux de la France, le nom d'*ortolan*,

lequel appartient à des oiseaux du genre du bruant, ainsi que nous le verrons lorsque nous en serons aux passereaux.

Les coucous sont, de tous les oiseaux de nos climats, ceux qui ont donné lieu à un plus grand nombre de fables populaires. Il suffit, en effet, qu'un oiseau ait dans ses habitudes quelque singularité remarquable, pour qu'on mette aussitôt sur son compte une foule d'absurdités. On a dit avec raison que toutes les vérités se tenaient dans la nature; on aurait dû ajouter que toutes les erreurs se tenaient encore plus intimement. Nous laisserons donc de côté ces prétendues métamorphoses d'épervier en coucou, et le parti que celui-ci prend, pour ménager ses ailes, de se mettre sur le dos d'un oiseau de proie, qui se charge complaisamment de le voiturer, depuis les pays chauds jusqu'en France, au commencement du printemps; et le changement qui s'opère l'hiver dans l'espèce du coucou,

qui devient souvent un crapaud ; changement qui n'est autre chose que l'effet de la mue sur ceux de ces oiseaux que quelque maladie a retenus dans nos climats pendant l'hiver, où l'on en trouve de cachés dans le creux des arbres. Il y a plusieurs siècles que l'on répète les mêmes absurdités dans les mêmes lieux, et l'on ne peut pas plus empêcher quelques crédules villageois d'y croire qu'on ne peut les guérir de la peur des loups-garoux et des revenans.

Mais voici ce qu'on sait depuis longtemps aussi sur le coucou, du moins sur celui d'Europe, c'est que la femelle va pondre dans les nids des autres oiseaux, et particulièrement dans ceux des fauvettes, des lavandières, des bruants, des bouvreuils, etc., dont elle détruit les œufs, ou du moins une partie, avant que d'y mettre le sien. On sait enfin, et c'est ici le plus singulier, que la fauvette ou autre mère

adoptive couve les œufs du coucou avec autant et plus de soin que les siens propres, et qu'elle élève et nourrit les petits comme s'ils étaient de son espèce.

Ici doit s'arrêter l'histoire du coucou : on a dit qu'il était ingrat, qu'il dévorait ses parens nourriciers, ou ses frères ; tout cela est faux. Peut-être, il est vrai, l'année suivante le hasard amènera un coucou femelle vers le nid de sa propre nourrice dont il dévorera les œufs pour y déposer le sien ; mais, comme le coucou choisit pour cette opération l'instant où le mâle et la femelle sont absens, on aurait tort de dire qu'il sait que c'est sa mère adoptive qu'il dépouille ainsi.

Nous savons tous que les coucous sont très-inconstans ; qu'ils ne s'apparient point (c'est-à-dire qu'ils ne s'unissent point par paires, comme les perdrix et un grand nombre d'autres espèces) ; et ce caractère volage ou indifférent explique en partie leur peu

d'attachement pour leur progéniture.

Le coucou ordinaire est le seul qui vienne habituellement en France passer le printemps et l'été ; ainsi toutes les autres espèces sont étrangères à nos climats.

Les uns ont été apportés d'Afrique, d'Amérique et de Madagascar : il y en a sur la côte du Malabar qui sont en grande vénération, parce qu'ils détruisent les insectes nuisibles ; tandis qu'à la Guyane, les nègres ont surnommé une espèce de ce genre *piaye*, c'est-à-dire, *ministre du diable*, parce qu'ils la regardent comme un oiseau de mauvais augure. Enfin, il est peu de pays où l'on ne trouve de coucous, que l'on reconnaît plus à la forme de leur bec et de leurs pieds qu'à leur plumage, qui est différent dans chaque climat. Nous ne parlerons donc que de la seule espèce étrangère qui offre quelque particularité dans ses habitudes : c'est le *petit indicateur*, qui se trouve

à quelque distance du cap de Bonne-Espérance. Cet oiseau, qui est une variété de celui nommé simplement l'*indicateur*, est un petit espion fort utile aux Hottentots qui vont à la recherche du miel que les abeilles sauvages déposent dans les creux des arbres, qui leur servent de ruches. Vers le matin et le soir, c'est-à-dire, quand le soleil n'est pas dans toute sa force, cet oiseau fait entendre un cri aigu, et qui ne ressemble en rien au chant ennuyeux du coucou commun : à ce signal, les chasseurs se rassemblent, l'*indicateur* vole au-devant d'eux d'arbre en arbre et les guide ainsi jusqu'à celui qui sert d'asile aux abeilles. Là, il redouble son cri, et semble appeler avec plus de zèle : lorsqu'il voit que les chasseurs ont compris son indication, il s'éloigne un peu, attend que la récolte soit faite, et vient ensuite recevoir une petite part du butin, que l'on ne manque jamais de lui donner, pour l'encoura-

ger à la délation : comme on a soin de ne pas le rassasier, il part de nouveau et dirige d'autres découvertes. Il est inutile de dire que cet oiseau sent qu'il ne pourrait seul pénétrer dans la ruche, et qu'il a besoin d'aide pour son expédition ; car, sans cela, il n'aurait jamais mérité le nom d'indicateur.

Les oiseaux qui sont à côté des coucous sont encore des grimpeurs ; mais leurs mœurs diffèrent beaucoup de celles de ces êtres volages : en effet, les ANIS non seulement volent par troupes, mais même construisent leur nid en commun, et il n'est pas rare de voir cinq ou six femelles pondre et couvrir dans le même nid. La communauté vit dans la plus grande intelligence ; et si quelque œuf roule dans le petit tas de la voisine, celle-ci le couve avec autant de soin que les siens propres. Il n'est pas étonnant que des oiseaux dont le caractère est si

doux soient faciles à apprivoiser : aussi les deux que l'on a surnommés *dociles*, et qui sont, je pense, de l'espèce appelée à l'Amérique l'*ani des paletuviers*, parce qu'ils se tiennent de préférence dans les lieux plantés de ces arbres, sont très-faciles à apprivoiser, et parviennent même à prononcer quelques mots, ce qui leur a fait donner par les Nègres le nom de *perroquets noirs*; mais on ne sait trop pourquoi ils appellent aussi ceux-ci *diabes des paletuviers*, et les autres *diabes des savanes*.

C'est à l'armoire suivante que commencent les oiseaux de proie.

Les premiers qui se présentent sont les VAUTOURS PAPAS, que les naturalistes appellent aussi *roi des vautours*, quoique celui du Pérou, appelé *condor*, soit plus grand et plus fort, d'après toutes les descriptions qu'on en a données. Leurs mœurs ressemblent à celles des griffons, et leur physionomie

suffit pour annoncer que ce sont des oiseaux très-carnassiers.

L'*urubu* est encore plus vorace et plus sale que le *vautour papa* ; les Espagnols et les Portugais le prenaient pour une espèce de dindon , parce qu'en effet il a un peu de sa physionomie , mais ses mœurs diffèrent beaucoup de celles des gallinacés : on le trouve dans les parties méridionales de l'Amérique , et dans le continent de l'Afrique : c'est là que ces oiseaux se rassemblent , et qu'ils suivent d'assez loin les Hottentots , qui ne vont à la chasse de plusieurs quadrupèdes que pour en avoir les peaux. Aussitôt que les chasseurs en ont abandonné les cadavres , les urubus accourent en troupes , s'appellent et se réunissent pour les dévorer. En un instant ils ont tout enlevé , et ne laissent que les os nettoyés avec un art dont eux seuls sont capables.

Nous avons parlé des mœurs des

GRIFFONS en visitant ceux de la ménagerie (page 79 du tome I^{er}).

L'on fait des fourrures fort chaudes avec cette partie de la peau des vautours, qui est couverte de duvet. On fait aussi du cuir assez bon avec les peaux de ces oiseaux.

C'est particulièrement aux AIGLES DORÉS, appelés aussi grands aigles, dont on voit plusieurs beaux individus dans cette armoire, que l'on a donné les titres *d'oiseau céleste* ou de *Jupiter*, et de *roi des airs* : celui de *céleste* lui vient de la hauteur à laquelle il s'élève dans les airs. Quant à ses habitudes, elles se rapprochent de celles de l'aigle commun que nous avons vu à la ménagerie (page 103 du tome I^{er}). Il est rare que l'on représente un aigle sans placer un agneau dans ses serres, quoiqu'il prenne plus souvent des lièvres et d'autres animaux qui sont beaucoup plus communs que les agneaux : d'ailleurs, l'aigle n'em-

porte pas ordinairement sa proie toute entière sur son aire, mais seulement des membres séparés, sur-tout quand ce sont des pièces aussi pesantes que celles dont on a l'habitude de le gratifier trop généreusement.

Le *grand pygargue* construit son aire sur de arbres élevés : l'on dit aussi que, comme le grand aigle, il chasse ses petits, lorsqu'ils sont en état de voler : ce que l'on attribue de même au *petit aigle tacheté* ; mais il est des observations qui ont besoin d'être souvent répétées par les voyageurs avant d'être mises au rang des faits qui constituent les mœurs des espèces ; de ce nombre sont celles qui semblent contrarier l'ordre éternel de la nature. Je ne prétends pas affirmer que plusieurs aigles ne chassent pas leurs petits de l'aire ; mais je crois que ce n'est pas dans le caractère essentiel de ces animaux. J'ai voyagé dans les montagnes ; là, j'ai consulté, non les naturalistes, mais les

simples habitans, dont les opinions ne se forment pas sur les faits répétés dans les livres; et je crois pouvoir en conclure qu'il n'y a que les aigles qui habitent les montagnes les plus désertes, les plus stériles, qui renvoient ainsi leurs aiglons par l'impossibilité où ils sont de les nourrir; et, en effet, ce n'est en quelque sorte qu'en s'établissant à une grande distance les uns des autres que tous peuvent trouver leur subsistance. L'on voit qu'en envisageant les faits sous leur véritable point de vue, les traits d'inhumanité apparente se réduisent à des précautions dictées par l'indispensable nécessité et par la nature même des lieux qu'habitent ces animaux.

L'*aigle ossifrague* est cet oiseau, plus généralement connu sous le nom d'*orfraie*, nommé vulgairement *aigle barbu*, à cause des plumes fines et pendantes qu'il a sous le cou: les naturalistes l'appellent aussi *grand aigle de mer*, parce qu'en effet il se tient de

préférence sur le rivage des mers, des rivières et dans les environs des lacs, où il prend des poissons qui forment en partie sa nourriture : je dis en partie, parce qu'il se nourrit aussi de gibier. Loin d'accuser l'orfraie de cruauté envers ses petits, comme on le fait à l'égard du grand aigle, on dit que la femelle reçoit et élève avec une attention vraiment maternelle les petits aiglons chassés de l'aire paternel, et qui se réfugient dans son nid. Quoique ce fait, rapporté par plusieurs naturalistes, ne soit pas bien avéré, il pourrait cependant être exact, puisqu'une observation habituelle nous apprend que nos oiseaux de basse-cour couvent et élèvent les espèces différentes d'oiseaux qu'on veut bien leur confier.

Dans l'armoire suivante se voient plusieurs autres espèces d'aigles, parmi lesquelles on distingue le *balbuzard*, qu'on a nommé pareillement *aigle de mer*, et que les habitans

de quelques parties de la France appellent dans leur idiome particulier *corbeau pêcheur* : la dénomination d'aigle de mer lui convient moins qu'à l'orfraie ; car le balbuzard préfère le bord des lacs et des étangs, et ne se tient sur les rivages de la mer que lorsqu'il n'y a pas d'eaux douces poissonneuses dans l'intérieur des terres. Les anciens et un célèbre naturaliste du siècle dernier ont prétendu que cet oiseau nage d'un pied et prend le poisson de l'autre. Un coup d'œil jeté sur les pieds du balbuzard, suffit pour détruire cette assertion peu exacte, devenue une erreur populaire, qui est encore assez généralement répandue.

L'urubitinga est un aigle du Brésil ; l'aigle gaulois, le plus commun des aigles de France, et celui que les habitans des campagnes redoutent le plus, parce qu'il se nourrit particulièrement d'oiseaux des basses-cours, est cet oiseau de proie qu'ils appellent *jean le*

blanc, à cause de la blancheur des plumes qui garnissent le dessous de son corps et de ses ailes.

Parmi les autres, on voit les aigles communs, ceux qu'on appelle aussi vulgairement *aigles-autours*, et quelques petits aigles étrangers, dont les mœurs ne sont pas bien connues.

Dans les étages du bas, on a placé les **AUTOURS**, qui sont fort communs en France, et font également la guerre aux basses-cours : ils se nourrissent aussi de petits oiseaux, de souris et d'autres petits animaux ; ils se battent même avec des oiseaux de proie, et paraissent être cruels et sanguinaires.

L'armoire suivante renferme encore un grand nombre d'oiseaux de proie de deux genres particuliers. Nous avons pu remarquer, en examinant un **ÉPERVIER** vivant à la ménagerie (III^e Promenade, page 102), que cette espèce a, à peu de chose près, les habitudes des

autours ; on les dresse également à la chasse : les uns et les autres s'appriivoient facilement.

On aura sans doute observé que , parmi les oiseaux de proie de jour, le mâle est beaucoup plus petit que la femelle : cette règle est générale dans ces espèces d'oiseaux ; aussi les mâles sont-ils nommés *tiercelets* , pour indiquer qu'ils sont d'un tiers plus petits.

L'épervier surnommé *hagard* ne diffère de l'épervier-*sors* que par la couleur du plumage.

L'épervier *cendré* , ou *saint Martin* , est le même oiseau que plusieurs naturalistes appellent *faucon lanier* , ou *lanier cendré* : il est moins commun en France que les autres espèces ; il se nourrit ordinairement de reptiles. L'épervier *gros-bec* se trouve plus particulièrement à Cayenne.

Les BUSES sont des oiseaux fort paresseux ; leur air stupide a donné l'idée de faire de leur nom une injure. Elles

se perchent habituellement sur un arbre, ou sur quelque éminence, pour attendre que des oiseaux, des lièvres, des reptiles, ou même des insectes, passent à leur portée, pour fondre dessus et les dévorer ; tout leur est bon : elles sont d'autant plus dangereuses pour les autres espèces, qu'elles dévastent leurs nids et mangent tout ce qu'elles trouvent. La *bondrée* est, en France, la moins commune des buses ; elle se plaît dans les lieux découverts, et il y a des cantons où on la mange vers l'hiver, parce qu'alors elle est assez grasse.

L'armoire suivante renferme des **BUSARDS** de deux espèces, dont les surnoms indiquent assez bien les habitudes : celui *des marais* se nourrit autant de poisson que de gibier. Le busard paraît moins stupide, et plus méchant que la buse ; il a aussi plus d'activité que ce dernier oiseau.

Au - dessous se voient quelques

MILANS : s'ils paraissent au premier aspect avoir de la ressemblance avec les busards , on ne peut , quand on en aperçoit dans les campagnes , les confondre avec d'autres oiseaux. Loin de rester tristement perchés sur un arbre , pendant des heures entières , comme les buses , les milans sont presque toujours dans les airs , et ne paraissent se reposer que la nuit : ils volent tantôt avec grace , tantôt avec une immobilité qui tient du prodige. On dirait , lorsqu'ils s'arrêtent dans l'espace , qu'ils y sont suspendus et fixés par une force invisible , car il est impossible de distinguer aucun mouvement , soit dans leurs ailes , soit dans leur queue. Tous les oiseaux de proie diurnes sont célèbres par l'étendue de leur vue ; mais celle du milan paraît plus perçante encore que celle d'aucun autre , puisqu'il fond d'une hauteur prodigieuse sur les petits animaux qu'il a long-temps fixés. Malgré ces qualités naturelles , qui tien-

ment à son heureuse conformation, le milan est un oiseau méprisable par sa lâcheté; et c'est lui véritablement qui mérite, à cet égard, l'épithète d'ignoble, puisqu'il n'attaque que les plus petits oiseaux, et se laisse battre par l'épervier, qui souvent le fait fuir, ou lui enlève sa proie. C'est même à la remarque de la haine qui existe entre ces oiseaux que l'on dut les combats aériens dont les princes se firent longtemps un spectacle; et, comme le *milan vulgaire* servait aux plaisirs des rois, les naturalistes lui donnèrent le surnom de *royal*.

LES FAUCONS sont les oiseaux de proie sur lesquels on a le plus écrit; ce sont eux qu'on a principalement nommés *oiseaux de proie nobles*, à cause de la destination qu'on leur a donnée, et de la facilité avec laquelle on les dresse à la chasse des autres oiseaux: ce qui constitue les principes de la *fauconnerie*.

Le faucon habite les montagnes les plus élevées, les plus désertes; c'est pourquoi la nécessité le force d'agir envers ses petits comme l'aigle doré agit envers ses aiglons: comme lui, il les oblige à aller s'établir au loin, afin de trouver de quoi subsister. Cet oiseau s'élève à une hauteur prodigieuse, et attaque avec courage les oiseaux, sur lesquels il fond perpendiculairement.

Le surnom de *niais* a été donné par les fauconniers aux jeunes faucons pris dans leurs nids.

Les mœurs que nous venons de peindre appartiennent, non à toutes les espèces, mais principalement au *faucon vulgaire*, dont on voit ici plusieurs individus, et au *gerfault*, qui est l'oiseau de chasse le plus recherché. On ne trouve guère ce dernier que dans les pays froids, au lieu que les faucons proprement dits habitent toutes les parties de l'Europe; mais, quoique le

gerfault ne niche que dans le Nord , on en transporte dans les cours du Levant et en Perse, où on les élève de même pour la chasse.

Les *cresserelles* sont des oiseaux très-communs dans plusieurs contrées de la France ; elles habitent les mesures, les châteaux abandonnés et les bois, et ne sortent guère de leurs retraites que le matin de bonne heure, et vers le soir. On les reconnaît à un cri particulier, que l'on peut rendre par le son *pli*, répété avec précipitation, et qui effraie tellement les oiseaux, qu'ils quittent les arbres sur lesquels ils étaient perchés : c'est alors qu'elles les poursuivent avec un acharnement qui leur fait braver tout danger ; car il n'est pas rare, dans les maisons isolées, d'en voir entrer jusque dans les appartemens, toujours en poursuivant les oiseaux, qui cherchent en vain un asile contre ces cruelles ennemies.

Les *émérillons* ont généralement les

goûts des faucons : on les élève pour la chasse des cailles et des grives.

On reconnaît facilement les *oiseaux de proie nocturnes* (à l'armoire suivante) à leur physionomie : les naturalistes les comprennent sous le nom générique de **CHOUETTES**, qui est aussi, comme on sait, le nom particulier d'une espèce.

Nous avons fait connaître les mœurs des *ducs*, espèces de grands *hiboux*, dont plusieurs sont vivans dans la ménagerie (page 104 du tome 1^{er}).

Les autres *hiboux* doivent leurs surnoms, soit aux pays qu'ils habitent, soit aux nuances de leur plumage.

Le *harfang*, qui est à l'étage du milieu, est une espèce de *grande chouette blanche* qui ne se trouve que dans les pays froids, et qui, en Laponie, est d'un blanc de neige. Son nom est celui que cet oiseau porte en Suède ; mais, quoique placé parmi les oiseaux nocturnes, on assure qu'il sort dans la

journée, et poursuit sa proie comme les oiseaux de jour.

Les *effraies* doivent, dit-on, leur nom à l'effroi qu'inspire le cri qu'elles font entendre dans le silence de la nuit. Comme ces oiseaux habitent l'intérieur des villes, et sur-tout les bâtimens élevés, on les nomme *chouettes des clochers*. Nous ne rapporterons pas les diverses dénominations que la crédulité et la peur leur ont données dans quelques parties de la France, où l'on s'imagine que, vivant dans le voisinage des cimetières, elles présagent la mort de l'un des habitans d'une maison, lorsqu'elles passent au-dessus, la nuit, en criant. Tout cela prouve seulement la faiblesse de l'esprit humain, et celle-ci est presque toujours la suite de l'ignorance. On sent bien que plusieurs effraies, habitant ensemble une même ville, doivent passer successivement, dans le courant de l'année, sur toutes les habitations; d'où il suit que les

viles habitées par ces espèces de chouettes devraient être désertes au bout de cinq ou six ans. . . .

Les *hulottes*, que l'on nomme vulgairement *chouettes noires*, et que les Grecs nommaient *corbeaux de nuit*, ont, à peu de chose près, les habitudes des hiboux; seulement, lorsque la faim les y oblige, elles vont jusque dans les granges faire la chasse aux rats et aux souris.

L'*ulule* est celle que l'on nomme tout simplement la *chouette*, ou même la *grande chevêche*. Elle fait ordinairement sa demeure dans les trous des rochers, dans les carrières, et même quelquefois dans la terre, lorsqu'il n'y a pas de rochers dans son voisinage: elle paraît préférer les pays couverts.

Les *chevêches* sont aussi appelées *petites chouettes*. Elles y voient assez bien le jour, car elles poursuivent quelquefois des hirondelles et d'autres oiseaux, lorsque le soleil est sur l'horizon; et

l'on a remarqué qu'elles plument ceux qu'elles attrappent avant de les manger, ce que ne font pas les autres oiseaux de proie nocturnes. Je ne parlerai pas de quelques chouettes étrangères qui ne sont curieuses que par la variété de leur plumage, attendu qu'on n'a pu étudier leurs habitudes.

C'est à l'armoire suivante que commence la nombreuse tribu des PASSE-REAUX; et parmi ceux-ci, il est peu d'oiseaux qui offrent une aussi grande variété dans les couleurs du plumage que les PIES-GRIÈCHES; on en a réuni une grande quantité dans ce même genre, à cause de la conformation de leurs pieds, et des rapports assez apparens dans celle de leurs becs. Il y a lieu de croire aussi que la plupart ont des ressemblances dans leurs mœurs; cependant, on ne connaît bien encore que celles des pies-grièches de nos climats : celles-ci sont particulièrement la *pie-grièche rousse*, dont on voit ici plusieurs in-

dividus ; la *pie-grièche grise*, qui est ordinairement plus grande que la précédente ; et celle que l'on appelle vulgairement l'*écorcheur*, qui n'est peut-être qu'une variété de la rousse, dont elle ne diffère guère que par la grandeur. La grise est la seule qui reste toute l'année dans nos climats ; les autres y arrivent au printemps, et retournent en automne dans les contrées méridionales.

C'est sans doute à leur méchanceté, à l'habitude qu'elles ont d'attaquer des oiseaux qui les surpassent en grandeur, et quelquefois en force, qu'elles ont dû leur nom vulgaire. Au surplus, le courage est aussi leur partage, puisque, malgré leur petitesse, elles passent sans crainte auprès des éperviers et des faucons, que l'on peut considérer comme de véritables tyrans des airs.

Quoique les pies-grièches se nourrissent habituellement d'insectes, elles attaquent cependant les oiseaux, et

même, à ce qu'on prétend, les petits levreaux. L'on dit que lorsque celle que l'on nomme vulgairement l'écorcheur, à cause de sa voracité, a pris beaucoup de petits oiseaux, elle les accroche aux épines d'un buisson pour pouvoir les retrouver, et se fait ainsi un petit garde-manger dans l'épaisseur d'une haie.

Cette dernière espèce et la *rousse* sont encore remarquables par l'art qu'elles mettent à construire leurs nids composés de mousse, de laine, d'herbes fines ou de racines chevelues, et qui sont à la fois si réguliers et si solides, que l'on croirait qu'ils ont été tissus avec nos métiers.

Les autres pies - grièches de cette armoire sont étrangères, et viennent des pays chauds et de la Louisiane : celles dont le plumage est presque blanc se trouvent dans les Alpes, la Suisse et les contrées froides de l'Allemagne. On nomme *bécardes*, celles

qui ont le bec long, et ordinairement rouge, et qui nous viennent de Cayenne.

Les habitans des campagnes reconnaissent de fort loin les pies-grièches grises à leur cri aigu *troui-troui*, et à leur vol qui se fait, non à la même hauteur, ni même en descendant ou montant graduellement, mais toujours alternativement de bas en haut et de haut en bas.

Les *schets de Madagascar* se trouvent aussi à Ceylan et au Cap-de-Bonne-Espérance. Le *piauhau de Cayenne* doit son nom au cri aigu qu'il fait entendre en volant au-devant des toucans. Les *piauhous* se réunissent par troupes, et sont toujours en mouvement dans les bois de la Guiane.

C'est sur-tout lorsque le naturaliste peut mettre sous les yeux de ses lecteurs ces animaux auxquels l'art a conservé les plus beaux traits de la nature qu'il se trouve agréablement soulagé d'un travail qui ne pourrait être qu'imparfait ;

comment, en effet, décrire ces belles couleurs qui parent la plupart des CORTINGAS, et qui varient à chaque instant par leurs mobiles reflets, suivant le côté où se place le spectateur qui les admire, ou même suivant l'éclat plus ou moins pur du jour qui les éclaire? C'est ici qu'il faudrait la plume de Buffon...

Je me félicite donc de n'avoir à décrire que les mœurs de ces beaux oiseaux : celles du *jaseur* sont douces, simples ; son caractère est aimant ; et l'on remarque, parmi ces oiseaux, beaucoup d'intimité entre individus de même sexe ; ce qui est assez rare chez les autres espèces. On sent bien que c'est à son cri, ou plutôt à son petit gazouillement *zi, zi, zi*, qu'il doit son nom. Quelques auteurs prétendent qu'il chante même dans la saison des amours.

Les jaseurs habitent particulièrement les contrées septentrionales de l'Europe : ce sont ces oiseaux que l'on

nomme dans quelques ouvrages *geais de Bohême*, ou même *oiseaux de Bohême*, parce qu'en effet on en trouve beaucoup dans ce pays, ainsi qu'en Stirie. Leur passage en France étant rare, les habitans de quelques contrées ne manquent pas d'attacher à l'apparition de ces oiseaux un présage malheureux; les plus raisonnables en profitent et les mangent, parce que leur chair est aussi bonne que celle des grives.

Ce que nous venons de dire du jaseur ne doit pas s'appliquer aux *cottingas* en général; car ces oiseaux à couleurs brillantes ne se trouvent guère qu'à l'Amérique, et ne vont point en troupes comme les jaseurs: les créoles leur font la chasse pour leur beau plumage et la bonté de leur chair; il y a des pays où on les détruit avec soin, parce qu'ils font beaucoup de dégâts dans les rizières.

Les *cottingas caronculés*, qu'on ap-

pelle *guira-pangas*, sont assez rares, même à Cayenne; on les nomme aussi *cottingas blancs*. Lorsque ces oiseaux sont en repos, la caroncule blanche qu'ils ont sur la tête est molle et tombante comme celle des dindons; mais quand ils sont agités par quelque passion, elle se relève et s'allonge considérablement : cet effet est dû à l'air qu'ils font passer par un trou qui communique de leur palais dans ce tuyau charnu, et qu'ils y entretiennent aussi long-temps qu'ils le veulent.

Les *cottingas cordon bleu* ont été ainsi nommés à cause de la ceinture bleue qu'ils ont sur la poitrine.

Le *cottinga pourpre* est celui que l'on appelle *pacapac* ou *pompadour* : cette espèce se perche sur les grands arbres, et paraît à la Guiane dans le temps de la maturité des fruits, dont elle fait sa nourriture.

Le *cottinga ouette* se nomme aussi *cottinga rouge* : il voyage dans l'inté-

rier de la Guiane , qui est le pays d'où nous viennent presque toutes ces belles espèces, même celle à *plumes soyeuses*, nommée *quereiva*.

LES TANGARAS rivalisent, pour l'éclat des couleurs, avec les cotingas; ils nous ont presque tous été apportés de la Guiane et des autres contrées de l'Amérique. Plusieurs voyageurs, ne faisant pas attention à la petite échancrure de leur bec, les ont pris pour des moineaux de ces pays chauds, dont les oiseaux sont généralement parés des plus riches couleurs. Les tangaras ont en effet les mêmes habitudes que nos moineaux, sont aussi familiers qu'eux, et se nourrissent de même de petits fruits.

On sent bien que le nom du *cardinal de Canada* est dû à la couleur de son plumage.

Le *scarlatte* se trouve au Pérou, au Mexique, au Brésil; il est assez rare à la Guiane, puisque autrefois les mar-

chands qui venaient du Brésil en apportaient beaucoup dans cette contrée, et les vendaient fort cher aux habitans qui en faisaient des parures, et les élevaient aussi pour leur ramage, qui est fort agréable.

Le *tangara du Mississipi* a un sifflement très-aigu, et qui s'entend de fort loin; mais on sait qu'il ne s'amuse pas toujours à siffler, car, dans l'été, il fait des provisions très-considérables pour le mauvais temps; il les couvre avec des petites branches menues et des feuilles, ne laissant qu'une petite entrée à ce magasin qui lui sert de retraite pendant l'hiver.

Les deux *tangaras septicolor* (à sept couleurs) sont, comme on voit, parfaitement nommés : ces beaux oiseaux passent deux fois l'année en troupes nombreuses dans les environs de Cayenne, où ils ne viennent que pour manger d'un fruit qu'ils aiment beaucoup. Au Brésil, on les élève

en cage, non pour leur chant, qui est un cri aigu, mais pour leurs belles couleurs.

Quelques auteurs ont donné au *tangara tricolor*, qui est à côté, le nom de *Pape de Magellan*; mais cette dernière partie de la dénomination est fondée sur une erreur, car cet oiseau paraît originaire de Cayenne.

Le *tangara pourpre*, appelé aussi *bec d'argent* par les habitans de Cayenne, est le plus commun de ce genre à la Guiane. Ces oiseaux, qui fréquentent habituellement le voisinage des habitations, se trouvent aussi dans les lieux déserts, et ne vont guère que par troupes; leurs nids sont assez singuliers; ils leur donnent la forme d'un rouleau creux un peu courbé, et les placent dans une situation horizontale, entre des branches. Comme l'ouverture de ces nids est tournée vers la terre, la pluie ne peut jamais entrer dans cette petite habitation.

Le nom de *diable enrhumé* que porte une espèce de tangara est celui que les créoles de Cayenne ont donné à cet oiseau.

L'*évêque de Cayenne*, ou plutôt le *Bleuet*, dont on voit deux jolis individus, est un oiseau fort commun dans les mêmes contrées.

Les *camails* doivent ce nom à la bande noire qui leur passe sur le front, et qui rappelle cet ornement des chanoines ; leurs habitudes ne sont pas connues, non plus que celles de toutes les espèces dont nous n'avons pas parlé en particulier, et dont les noms indiquent, comme on voit, soit les pays d'où ils nous sont venus, soit la variété de leurs plumages.

Les TYRANS se trouvent bien placés dans la méthode, après les pies-grièches dont ils ont la force et le courage. Il paraît que ces oiseaux sont les mêmes que ceux qu'on nomme *titiri* à Cayenne, et *pipiri* à Saint-Domingue,

noms qui expriment assez bien le chant qui est particulier à quelques espèces ; mais le nom qu'ils portent , et sous lequel ils sont généralement connus , est dû à l'audace que montrent sur-tout ceux de la Guiane. Loin de fuir certains oiseaux de proie , ils les attaquent , les harcellent , les poursuivent , et , s'ils nourrissent leurs petits , ils bravent même les personnes qui tentent de les leur enlever ; les suivent s'ils les leur ravissent , et poussent la hardiesse jusqu'à venir les nourrir dans la cage où on les enferme ; mais alors ce qu'on nomme témérité n'est plus que le dévouement le plus tendre.

Les GOBE - MOUCHES et les MOUCHEROLLES ont des habitudes assez bien indiquées par leurs noms : ceux qui sont noirs en dessus , blancs en dessous , et qui ont une espèce de collier aux côtés du cou , sont assez communs en France ; mais tous ceux qui ont des noms particuliers restent dans les pays

chauds. Ainsi le *gobe-mouche aurantia* habite Cayenne, et l'*undulata* nous vient de l'île de France.

C'est sur-tout en parcourant le grand nombre d'espèces de MERLES, que l'on se convaincra que les variétés du plumage ne doivent pas trop influencer sur les dénominations; car telle espèce est noire dans les climats tempérés, qui devient blanche dans les régions froides, et quelquefois aussi dans le même climat, et par des causes qui nous sont inconnues: c'est ce qu'on peut remarquer ici en voyant à côté du merle commun un *merle* absolument blanc, et qui n'est cependant qu'une variété de l'autre. Cet exemple suffira sans doute pour détruire un préjugé répandu même dans la classe des personnes aisées, et qui annonce que, lorsqu'elles disent: Je vous promets un *merle blanc*, elles croient promettre l'impossible. Beaucoup d'autres comparaisons populaires sont fondées sur des erreurs

aussi absurdes. Nous avons fait observer que le nom de *merle* est à la fois le nom de genre de tous ces oiseaux, et le nom particulier à l'espèce de notre climat. D'autres naturalistes ont pris pour générique le nom de *grive*, et disent, pour désigner le merle commun, la *grive-merle*, tandis qu'ici on dit le *merle-grive*; ce qui, au fond, importe peu : mais ce que nous ne devons pas ignorer, et que les habitans des campagnes savent bien, c'est qu'on nomme merle celui de ces oiseaux qui a le plumage d'un noir foncé, et le bec jaune; bien entendu que je ne parle ici que du mâle, car la femelle a seulement le plumage brun et roux, et le bec brun; et qu'on nomme *grive* l'oiseau qui a le plumage de dessus le corps brun, l'aile tachetée de jaune, et le dessous du corps jaunâtre, avec des taches rondes et noires : c'est sans doute à ces taches qu'elle doit son nom, car c'est là ce qu'on appelle un plu-

mage *grivelé*. Le *mauvis*, qui est une espèce de grive, a des nuances différentes, et se reconnaît à la ligne blanche qu'il a au-dessus et au-dessous de l'œil, et à des nuances plus variées.

Les merles diffèrent aussi des grives par leurs habitudes : les grives sont voyageuses, et ne font qu'un séjour fort court dans nos climats ; les merles, au contraire, ne quittent guère les lieux qui les ont vus naître, sur-tout s'il y a des arbres dont la feuille persiste pendant l'hiver, tels que des pins, des genièvres, etc., et, quoiqu'ils établissent leur domicile habituel dans des buissons ou sur des arbres peu élevés, ils recherchent cependant ceux qui peuvent leur offrir un abri dans la saison des frimas. Cette différence dans le choix du climat n'est pas la seule qui existe entre ces oiseaux. Tout le monde a été à portée de voir que les grives s'apprivoisaient plus difficilement que les merles : ceux-ci vivent très-long-

temps en cage, apprennent à siffler des airs, et même à imiter la voix humaine; ils sont d'ailleurs beaucoup plus faciles à nourrir que les grives, puisqu'ils mangent, comme elles, de petits fruits, des graines et des insectes, et qu'on peut même leur donner de la viande hachée. Parmi le grand nombre d'espèces de grives qui sont connues des naturalistes, quatre seulement sont assez communes dans nos climats : la *grive* proprement dite, qui est une des plus petites espèces; la *drenne*, qui se nourrit particulièrement de graines de gui, et qui est la plus grande; ces deux espèces chantent agréablement, et paraissent être les seules qui nichent quelquefois l'hiver dans nos climats. Le *mauvis*, dont la chair est délicate, et la *litorne*, ont aussi des habitudes différentes : ceux-ci voyagent par troupes nombreuses, et ne passent presque jamais l'hiver en France.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les

grives ont une réputation méritée : les Romains en faisaient encore plus de cas que nous ; ils les conservaient toute l'année dans des espèces de volières , et les engraisaient avec les cailles et les ortolans : le pays des Sabins était sur-tout renommé par la grande quantité de ces volières , qui était une richesse pour ses habitans.

Les autres espèces, étant presque toutes étrangères, ne sont pas aussi connues. Une seule fixera notre attention ; c'est le *merle aquatique* , appelé aussi *merle d'eau* : il est très-silencieux , se tient sur le bord des eaux limpides , dans le voisinage des lacs et des cascades , et offre, dit-on, une singularité très-remarquable , qui rencontrera sans doute beaucoup d'incrédules, au nombre desquels je me range. Quelques naturalistes avaient assuré que cet oiseau volait à la surface de l'eau , qu'il plongeait quelquefois, et se laissait aller au courant ; mais un autre assure

l'avoir vu descendre au fond de l'eau, s'y promener long-temps, comme il eût fait sur la terre, et traverser ainsi un lac. Un fait qui paraît si peu s'accorder avec la conformation des oiseaux mérite d'être observé avec beaucoup de soin. Le naturaliste qui le rapporte ajoute qu'en entrant dans l'eau, le merle aquatique laisse pendre ses ailes, et qu'à une certaine profondeur il paraît comme enfermé dans une bulle d'air; qu'il agite toujours ses ailes, comme s'il tremblait; et cet observateur pense que cet oiseau a l'art de vivre ainsi dans l'eau, au moyen de l'air dont il s'entoure, et dans lequel il est plongé. Les merles aquatiques se trouvent particulièrement dans le Nord et dans le voisinage des hautes montagnes de France.

Les FOURMILIERS, dont le nom indique le goût et le genre de nourriture, nous viennent de l'Amérique, et particulièrement de Cayenne, où les

fourmilières sont tellement grandes et multipliées , que , dans un espace de quelques lieues carrées , il y a plus de fourmis que sur la surface entière de la France. Le chant et le cri particulier à la plupart de ces oiseaux ont sur-tout attiré l'attention des voyageurs, et leur ont fait donner différens surnoms qui caractérisent les diverses espèces.

Les *carillonneurs* sont remarquables par le cri qu'ils répètent en sautillant, et formant entre eux un carillon semblable à celui de trois cloches , dont chacune rend un son différent. Leur voix est forte pour leur petite taille, et ce carillon ambulant se fait entendre souvent des heures entières sans intervalle.

Le *Musicien de Cayenne* a été nommé aussi l'*Arada* ; mais il est mieux caractérisé par ce premier titre , qui peint une qualité d'autant plus précieuse dans cette partie méridionale de l'A-

mérique que, parmi le grand nombre d'espèces qu'on y rencontre, il y en a fort peu dont le chant soit supportable. Les mœurs de ce fourmilier diffèrent d'ailleurs de celles des autres en ce qu'il vit solitaire, et se perche habituellement sur les arbres : c'est là qu'il fait entendre un ramage aussi brillant que varié. On assure même qu'il répète de temps en temps les sept notes de notre octave, à peu près comme font les jeunes gens qui s'essaient, et qu'ensuite il siffle des airs de la plus douce mélodie, avec une voix moins aiguë et plus touchante que celle de notre rossignol ; ce qui donne à son chant quelque ressemblance avec les airs exécutés sur une flûte très-douce.

Les *palikours* sont les oiseaux auxquels on donne plus particulièrement le nom de fourmiliers : ils sont plus vifs que les précédens, grimpent avec beaucoup d'adresse sur les arbrisseaux, en s'aidant, comme nos pics, des plumes

de leur queue; mais ils n'ont pour chant qu'un petit bourdonnement et un cri aigu et désagréable.

Le *petit beffroi* est une variété d'un oiseau plus grand, et remarquable par son chant, ou plutôt par le son particulier qui lui a valu son nom, et qui est, dit-on, semblable à celui d'une cloche sonnant l'alarme. C'est sur-tout le matin au lever du soleil, et le soir vers son coucher, qu'il fait entendre ce singulier tocsin pendant environ une heure. Les voyageurs assurent que le beffroi de la grande espèce, qui n'est cependant pas plus gros que notre merle, fait entendre le tintement de sa voix à plus d'une demi-lieue.

Les LORIOTS, que l'on voit à la suite des fourmiliers, rivalisent pour la belle couleur du plumage avec des espèces étrangères très-estimées. Ces oiseaux, qui n'ont rien de saillant dans leurs mœurs, ne passent que l'été en France, et sont répandus dans presque tous les pays chauds.

Nous nous dispenserons de citer tous les contes populaires qu'on a faits sur les loriots. Un seul suffira pour donner une idée des autres. Il y a des hommes qui ont cru, et d'autres qui ont publié que ces oiseaux naissent par parties séparées, et que les père et mère ont l'art de joindre ces parties par la vertu d'une herbe, pour en former l'oiseau vivant.

Les *loriots à tête noire* se trouvent ordinairement à la Chine; mais on en rencontre aussi ailleurs. Le *couliavan* est le loriot de Cochinchine.

Les *CACIQUES* nous ont été apportés de Cayenne et du Brésil; le *jaune*, qui est de ce dernier pays, a été nommé aussi *yapou*, et le rouge *jupuba*; les *huppés* viennent de Cayenne. On ne connaît pas bien les mœurs de ces oiseaux; mais on a remarqué la construction vraiment curieuse de leurs nids, et particulièrement de ceux des *caciques rouges*: ils les construisent

avec des feuilles de plantes longues et étroites, comme celles de nos fromens, qu'ils unissent, soit avec des poils d'animaux, soit avec d'autres parties de végétaux qui ressemblent à des crins, et donnent toujours à ces nids la forme d'une gourde de pèlerin d'environ dix-huit pouces de longueur (487 m.mèt.) : la partie supérieure étant presque entièrement massive, c'est par là que les caciques les suspendent à l'extrémité des branches des arbres. Ces oiseaux, qui font jusqu'à trois pontes par an, sont en si grand nombre dans certaines parties du Brésil, qu'on a compté jusqu'à quatre cents de ces nids suspendus au même arbre; et, comme ils sont bruns en dehors, on les prendrait à quelque distance pour des fruits desséchés.

LES TROUPIALES se trouvent dans les mêmes pays : ils ont les allures de nos pies, et à peu près le même cri. Ces oiseaux aiment d'ailleurs beau-

coup la société de leurs pareils, et se réunissent par troupes, même dans le temps des amours; ce qui est assez rare : comme les caciques, ils construisent plusieurs nids sur le même arbre; mais ceux-ci sont plus alongés; ils les suspendent à l'extrémité des hautes branches, de manière qu'ils sont balancés par le vent le plus léger. Les mœurs douces de ces oiseaux annoncent leur docilité; aussi les naturels du pays apprivoisent-ils les espèces dont le plumage est le plus agréable. Quoique les troupiales, en général, se nourrissent d'insectes, on assure que quelquefois ils se réunissent pour donner la chasse à d'autres oiseaux, et qu'ils ont à cet égard les goûts des oiseaux de proie.

Les *commandeurs*, dont on voit trois jolis individus, sont les troupiales les plus connus en Europe, parce qu'on y en apporte de vivans, et qu'ils se trouvent non seulement comme les

autres espèces, dans les régions méridionales de l'Amérique, mais aussi dans les contrées septentrionales : ils doivent leur nom à cette marque rouge bordée de jaune qu'ils ont sur l'aile, et que l'on a comparée à un ordre de chevalerie. Ces oiseaux font de grands ravages en Amérique dans les champs de froment et de maïs nouvellementensemencés, parce qu'ils vont par troupes nombreuses, et se joignent même souvent à des bandes d'autres espèces aussi affamées.

Il n'est pas rare de voir en Europe des commandeurs à qui on a appris à chanter, et même à prononcer quelques mots, et qui courent dans la maison avec la familiarité que l'on remarque dans nos perroquets.

Les habitudes naturelles des CAROUGES sont peu connues : on sait qu'en général ces oiseaux suspendent leurs nids, comme la plupart des caciques et des troupiales, aux extrémités des

branches des arbres, afin de les mettre à l'abri des attaques de certains quadrupèdes et des reptiles qui leur font la guerre. L'on dit même qu'à la Martinique ils savent les coudre sous des feuilles de bananier qui leur servent d'abri : ces nids ont la forme d'une espèce de soucoupe ; d'autres carouges , particulièrement ceux de Cayenne, leur donnent celle d'une petite bourse, et l'attachent par un fil extrêmement mince et solide qu'ils ont l'art de filer, et que l'on prendrait pour des crins réunis. Les *coiffes jaunes* nous viennent de la Guiane.

Le *baltimore* et le *baltimoroïde*, appelé aussi *baltimore bâtard*, doivent leurs noms à quelque ressemblance que l'on a cru appercevoir entre les couleurs du plumage de cet oiseau, ou même la manière dont elles sont disposées, et les armoiries d'un seigneur anglais (lord Baltimore).

Parmi les ÉTOURNEAUX, ceux de

l'espèce vulgaire que l'on trouve dans nos climats sont bien connus. Nous apprivoisons ces oiseaux sous le nom de *sansonnets*, nom qui sans doute s'est prononcé anciennement *chansonnets*, et qui peint la facilité avec laquelle ils apprennent à chanter, et même à répéter des phrases parlées assez longues.

Les étourneaux volent en grandes troupes, en formant des pelotons serrés, qui ont une espèce de mouvement du tourbillon, ce qui fait qu'on en prend souvent de grandes quantités à la fois. C'est sur-tout vers le soir que ces oiseaux se réunissent, peut-être pour se mettre à l'abri des attaques des oiseaux de proie nocturnes : ils se mêlent quelquefois avec des oiseaux de différentes espèces, ont le caractère très-social ; et ce n'est qu'à l'époque de choisir leurs compagnes que les mâles perdent cette urbanité ; alors ils se battent à outrance, et la femelle est ordi-

nairement le prix du vainqueur. On prend ces oiseaux de plusieurs manières; la plus amusante est celle-ci: lorsqu'on voit passer une volée d'étourneaux, on lâche deux ou trois de ces oiseaux, à la patte de chacun desquels on attache un morceau de ficelle enduite de glu: ces derniers, en joignant la troupe, ne manquent pas de circuler au milieu d'elle; les plumes de plusieurs s'attachent aux ficelles, les empêtrent; ils tirent alors chacun d'un côté, et viennent tomber avec ceux qu'on a lâchés, et qui ont été ainsi, sans le savoir, à la chasse de leurs semblables.

L'étourneau qui nous a été apporté des terres magellaniques par Bougainville a été appelé *blanche raie*: il est ici sous le simple nom de *magellanique*, les deux individus appelés *stourne* viennent de la Louisiane, où l'on croit que cette espèce est commune.

Il y a peu d'espèces de GROS-BECS en France; les nuances de leur plu-

mage semblent n'indiquer que des variétés accidentelles.

Le gros-bec vulgaire passe ordinairement l'année entière en France, et ne quitte nos climats que lorsque l'hiver est très-rigoureux ; alors même il s'absente pour peu de temps. Cet oiseau est triste, n'a qu'un ramage vague, et mange particulièrement les amandes de nos fruits dont il casse facilement les noyaux avec son bec vigoureux.

Le *gros-bec-croisé* auquel on a donné le nom de *perroquet d'Allemagne*, sans doute à cause de la beauté de ses couleurs et de la courbure de son bec, est un oiseau des climats froids que l'on ne trouve en France que sur nos montagnes les plus élevées ; il diffère peu par ses habitudes du gros bec-vulgaire.

Parmi les gros-becs étrangers, on remarque le *cardinal*, que l'on a aussi nommé *gros bec de Virginie*, ou *cardinal huppé*, et qui réunit le chant le plus agréable à l'éclat du plumage :

on a comparé son ramage à celui du rossignol, et l'on assure que ce joli oiseau est aussi facile à priver et à instruire que nos serins.

Le *rose-gorge* est un gros-bec de la Louisiane; les *grivelins* doivent leur nom aux mouchetures ou grivelures qu'ils ont sous la poitrine : ces oiseaux ont été apportés du Brésil.

Les *padda* nous viennent de la Chine, et se trouvent sans doute aussi dans quelques parties de l'Inde, puisque les voyageurs les appellent *moineaux indiens* et *moineaux de Java* : ils se nourrissent particulièrement de riz; et c'est même à cause des dégâts qu'ils font dans les rizières, que les Chinois les ont nommés *padda*, qui veut dire riz en épi.

Les *BOUVREUILS* d'Europe, peu remarqués dans nos champs, retiennent les airs qu'on leur apprend, et les rendent avec une voix expressive. Les femelles partagent toutes les qualités

des mâles ; et même , ce qui est fort rare , elles apprennent à chanter et à parler aussi bien qu'eux. On cite une foule de traits qui prouvent que ces oiseaux , lorsqu'ils sont privés , donnent des preuves de la fidélité la plus touchante : quelques-uns , pressés peut-être par le besoin de s'apparier , se sont absentés une année entière , et , au bout de ce temps , reconnaissant la voix de leur ancien maître , ont accouru à son appel , pour ne plus le quitter ; d'autres n'ont pu survivre à la perte de la personne qui les avait élevés ; enfin , dans l'état de liberté , ils donnent des marques d'une bienveillance fraternelle dignes d'être remarquées. On assure que les premiers élevés d'une même couvée donnent la becquée aux plus faibles , et l'on a observé que les père et mère restaient unis tout l'hiver , après l'éducation des petits ; ce qui n'est pas ordinaire parmi les oiseaux : aussi les voit-on toujours

voler deux à deux, soit dans la belle saison qu'ils passent ordinairement sur les montagnes et dans les bois frais, soit lorsqu'aux approches de l'hiver ils partent pour les climats plus chauds. La plupart cependant ne voyagent pas, sur-tout s'ils se trouvent dans un pays où ils puissent subsister. On voit donc que, si les bouvreuils diffèrent peu des gros-becs par la conformation extérieure, ils en diffèrent beaucoup par l'intelligence, et sur-tout par la mémoire, qui est si étonnante dans ces oiseaux, qu'on en a vu un tomber en convulsion dans sa cage à l'aspect des personnes qui étaient vêtues comme celle dont il avait éprouvé de mauvais traitemens.

Les autres sont étrangers à nos climats, et leurs mœurs sont peu connues.

Nous voici arrivés à un genre où se trouvent les oiseaux les plus connus et les plus communs de nos climats. Quelques naturalistes ont pris pour nom

générique celui du pinson ; mais celui du MOINEAU , que l'on a adopté ici , me paraît préférable. C'est parmi ces oiseaux que se trouvent nos chardonnerets, nos linottes, nos pinsons et les serins ou canaris, que l'on peut considérer comme des oiseaux naturalisés en France. Nous allons parcourir rapidement ceux de ces oiseaux qui offrent quelques traits intéressans ou caractéristiques dans leurs mœurs, et nous passerons ensuite aux espèces étrangères qui offrent quelque particularité.

On a cherché à distinguer notre *moineau vulgaire* ou *domestique* par le surnom de *franc*, et l'on en voit ici des variétés qui diffèrent essentiellement dans les couleurs du plumage, puisque dans l'une il est presque *noir*, et qu'il est absolument *blanc* dans d'autres ; on en trouve aussi de jaunes, d'autres variés de brun et de blanc, semblables à quelques-uns de ceux qui n'ont point d'étiquettes.

Le *moineau franc* habite les villes, les villages et leurs environs, et l'on en trouve rarement dans les bois écartés : c'est un des voisins les plus incommodes pour les terres à blé. On sait qu'il niche ordinairement sous nos tuiles, dans les trous des murailles, et même qu'il s'empare du nid de quelques espèces d'hirondelles. Il y a des pays où l'on fait une chasse impitoyable aux moineaux, et où l'on paie même un prix par chacun de ceux que l'on tue, ou par chaque nid garni d'œufs que l'on détruit, tant on est convaincu des dégâts que ces oiseaux font aux moissons ! Ces dégâts sont tels, que l'on a calculé que vingt moineaux mangeraient annuellement environ 200 livres (98 kilog.) de grain ; cependant ils se nourrissent aussi de chenilles et d'autres insectes : ainsi, quand ils ne sont pas trop nombreux dans un canton, le bien et le mal se trouvent compensés.

Il paraît que c'est à leur grande familiarité, et sur-tout à l'habitude qu'ils ont de vivre isolément, qu'ils doivent le nom de moineaux, c'est-à-dire petits moines.

La *soulcie* est généralement connue sous le nom de *moineau des bois*, parce qu'en effet c'est dans les bois qu'on la trouve, et qu'elle niche dans des creux d'arbres.

On sait que les *chardonnerets* doivent leur nom au goût qu'ils ont pour les semences des chardons; ils sont avec raison considérés, par ceux qui aiment à élever ces petits animaux, comme les plus intéressans de nos climats, puisque ce sont les seuls qui joignent l'éclat et la variété du plumage au charme de la voix et à une docilité qui les rend propres non seulement à retenir des airs longs et difficiles, mais encore à imiter les gestes, les petits tours qui semblent réservés aux quadrupèdes les plus intelligens;

on en élève en effet à mettre le feu à de petits canons, à contrefaire le mort, à danser, etc.

Les *pinsons* doivent leur nom, suivant les uns, à la force de leur bec, avec lequel ils *pincent* jusqu'au sang; suivant d'autres, à un mot allemand qui exprime le chant naturel de cet oiseau, et dont on a fait son nom latin; mais ces discussions ne peuvent conduire à rien d'utile.

Les mœurs du pinson ressemblent, à beaucoup d'égards, à celles du moineau; seulement son voisinage est plus supportable, parce qu'il sait l'adoucir par son chant, qui est extrêmement varié, et qu'on a même noté, afin de pouvoir dissenter sur ses diverses parties.

Il y a plusieurs variétés de pinsons; mais on ne connaît bien que les habitudes naturelles de l'espèce qui vit dans le voisinage de nos habitations: c'est la légèreté, la vivacité de celle-ci,

qui ont donné lieu à la comparaison proverbiale, *gai comme un pinson*.

Les *linottes* sont aussi des oiseaux bien connus et célèbres, sur-tout par leur chant; elles s'appriivoisent comme les chardonnerets, et sont susceptibles du plus tendre attachement pour leurs maîtres. On sait que les *linots* apprennent facilement à siffler des airs; mais, pour les élever, il faut les instruire jeunes: les petits soins qu'exige leur éducation se trouvent dans tous les livres, et leur nom seul indique le goût qu'ils ont pour la graine de lin. Dans les campagnes on distingue la *linotte grise* de la *rouge*: c'est cette dernière que l'on nomme aussi *linotte des vignes*, parce que c'est là qu'elle fait son nid. L'espèce appelée *cabaret* doit sans doute son nom à la couleur de lie de vin, que l'on remarque ordinairement sur sa poitrine: ces diverses espèces s'appriivoisent moins facilement que la *linotte* vulgaire.

A la tête des oiseaux étrangers de ce genre sont les *serins*, que l'on appelle encore *canaris* dans une partie de la France, parce que les premiers nous sont venus des îles Canaries : on en voit ici plusieurs, et entre autres un qui est né sans ailes ; on doit remarquer aussi un *serin du Cap de Bonne-Espérance*, dont la couleur du plumage est beaucoup moins belle que celle des autres. Ceux qui sont verdâtres se trouvent particulièrement dans le midi de la France.

On a fait de longs traités sur les serins, sur la manière de les élever, de les instruire, d'obtenir des métis en appariant des serins avec des chardonnerets, des linots, des pinsons, des bruants, et même des moineaux ; et l'on a donné des noms particuliers aux diverses variétés qui en proviennent. La plupart de ces détails sont trop connus ou trop peu intéressans, pour qu'on doive les rappeler ici.

L'organiste de Saint-Domingue est un oiseau assez rare dans cette île, et qui répète, à ce qu'on dit, tous les tons de l'octave en montant, et dans le même ordre que nous les parcourons : on assure que l'organiste est très-adroit pour se soustraire aux regards du chasseur, en tournant autour du tronc des arbres.

Les autres n'offrent rien de remarquable dans leurs habitudes, et sont assez bien caractérisés par les dénominations, qui indiquent des couleurs fixes ou leur pays natal.

Les BRUANTS, que l'on nomme aussi *verdiers* dans une partie de la France, y sont assez communs. Les plus grands, qui ont des couleurs sombres, et sont généralement tachetés de brun dessus, et d'un ton grisâtre en dessous, s'appellent *proyers*, et paraissent être ces mêmes oiseaux que les Romains appelaient *miliaires*, parce qu'ils les engraisaient avec du millet.

Les *ciris*, appelés aussi *papes*, à cause des couleurs du plumage et de l'ordre dans lequel elles sont placées, se trouvent à la Louisiane pendant la belle saison. A la Caroline, ces oiseaux nichent sur des orangers ; et il paraît qu'on pourrait, avec quelques soins, les acclimater en France, puisqu'on est parvenu à les faire nicher en Hollande.

L'*ortolan* (à l'armoire suivante) est le plus estimé des oiseaux de ce genre, par la facilité avec laquelle on l'engraisse, et la délicatesse de sa chair. Il y a des pays où, après avoir placé les ortolans dans des chambres sans cesse éclairées par la lumière des lampes, afin qu'ils ne puissent appercevoir aucune différence entre la nuit et le jour, l'on met à leur disposition une nourriture tellement abondante, qu'ils meurent de gras-fondure, si l'on ne se hâte de les tuer lorsqu'ils sont au point où on les desire.

Les *bruants de roseaux*, que l'on connaît mieux sous le nom d'*ortolans de roseaux*, arrivent en France vers le commencement du printemps, et partent en automne : cette espèce, qui habite particulièrement les lieux humides, est rusée, et non seulement échappe au chasseur, mais encore avertit le gibier par un petit cri assez semblable à celui du moineau.

Les *veuves* doivent leur nom, suivant quelques-uns, au noir qui domine dans leur plumage, et à leur longue queue, et, selon d'autres, à la ressemblance de leur nom, en langue portugaise, avec celui de la côte d'Afrique où l'on a apperçu pour la première fois ces oiseaux. Quoi qu'il en soit, leur caractère n'a rien qui caractérise la décence qu'exige l'état de veuve, car ils ont beaucoup de vivacité dans leurs mouvemens. On a fait cependant une observation assez piquante, et qui pourra passer dans l'esprit de quelques per-

sonnes comme une retenue digne du veuvage : on prétend que leurs nids, ordinairement construits avec du coton, ont toujours deux étages, et que le supérieur est habité par le mâle, tandis que la femelle couve au rez-de-chaussée. La *veuve à quatre brins*, qui est une des plus belles, peut s'acclimater chez nous, et l'on en a vu de vivantes à Paris.

Parmi les GRACULES, nous remarquerons l'espèce appelée *mainate*; elle vient des Indes orientales, où elle est célèbre à cause de son chant. On assure que non seulement cet oiseau apprend à siffler et à chanter avec beaucoup de facilité, mais encore qu'il prononce plus distinctement les mots que les perroquets.

Le *tilly*, que quelques naturalistes ont placé avec les merles, sous le nom de *grive cendrée de l'Amérique*, se nourrit particulièrement des fruits de l'arbre d'où découle la gomme élemi.

Le *gracule chauve* est celui qui est plus connu sous le nom de *merle chauve*; et c'est proprement là l'oiseau que l'on nomme gracule dans d'autres langues : il se trouve dans les pays chauds, où il se nourrit principalement d'insectes, qu'il semble préférer aux fruits.

Le genre des CORBEAUX renferme plusieurs espèces d'oiseaux connus en France, tels que les corneilles, les pies, les geais, que nous parcourons rapidement, pour ne pas revenir sur leurs mœurs générales que nous avons fait connaître dans la Promenade de la ménagerie (page 125 du tome 1^{er}), en parlant du *corbeau commun*, désigné ici sous le nom de *corbeau corax*.

Les naturalistes ne sont pas bien d'accord sur les noms qu'on a donnés en différens temps aux autres espèces de corbeaux : celle qui est nommée ici *coracias* est appelée communément *chocard*, ou *choucas des Alpes*; c'est

aussi le même oiseau que quelques-uns nomment le *crave* : ce corbeau habite les hautes montagnes, et particulièrement les Alpes ; et, quoiqu'il soit d'un naturel vif, on parvient cependant quelquefois à le priver. Cette espèce voyage à certaines époques ; et, comme elle se nourrit de grains, elle fait grand tort aux blés nouvellement semés : les habitans des campagnes disent que son vol, plus ou moins élevé, annonce si l'hiver sera plus ou moins rigoureux.

On a appelé aussi les *corbeaux chauves*, *choucas chauves* : on en trouve à Cayenne ; mais leurs mœurs ne sont pas encore connues.

Le *corbeau huppé*, nommé par d'autres *coracias huppé*, et aussi le *sonneur*, doit ce dernier nom à son cri, assez semblable au son triste des petites cloches plates que l'on suspend au cou des moutons qui paissent dans les montagnes. Ces oiseaux se nourrissent ordinairement d'insectes, nichent dans

les vieilles tours, et particulièrement dans les gorges des rochers; ce qui leur a fait donner en allemand le nom de *corbeaux des gorges*: ils voyagent par troupes nombreuses, et il y a des pays où on les appelle *huppés de montagnes*. C'est, de tous les oiseaux de ce genre, celui que les montagnards recherchent le plus, parce que sa chair, du moins celle des jeunes, est assez bonne.

Les *corneilles*, qu'on peut considérer comme de petits corbeaux, et les *corbines*, appelées aussi *corneilles noires*, passent l'été dans les forêts, et détruisent au printemps les œufs de perdrix. Comme les corbeaux communs, elles mangent tout ce qu'elles trouvent, et se réunissent au commencement de l'hiver; c'est cette réunion qui forme quelquefois ces nuées qui obscurcissent l'air, et que l'on entend de très-loin, car ces oiseaux sont fort babillards. Les corbines apprennent à parler, et s'apprivoisent aussi bien que les corbeaux.

On prétend que, dans l'état de liberté, ce sont les oiseaux les plus constans, et que chaque mâle reste apparié toute sa vie avec la même femelle.

Les *corbeaux mantelés*, appelés aussi *corneilles mantelées*, à cause des taches blanches du plumage, ont à peu près les mœurs des corbines.

Parmi les oiseaux du même genre, nous remarquerons un *geai* tout blanc, qui n'est qu'une variété du *geai vulgaire*, dont le plumage a changé par l'influence du climat.

Les geais sont encore mieux connus que les corbeaux, parce qu'ils habitent nos bois, et qu'on en prend quelquefois pour les élever, à cause des belles couleurs de leur plumage; mais ces oiseaux sont si vifs, si pétulans, on pourrait même dire si violens, que leurs plumes sont bientôt déchirées par les barreaux des cages. Quoique le cri du geai soit fort désagréable, il parvient à l'adoucir en imitant celui de

quelque oiseau, ou même de quelque autre animal. On parvient aussi à lui faire prononcer des phrases courtes; et, comme il retient assez distinctement le mot *richard*, on n'a pas manqué de trouver une analogie entre le goût qu'il a pour faire des amas de provisions et ce mot qui désigne un possesseur de grandes richesses. Son surnom latin annonce qu'il se nourrit principalement de gland.

La plupart des oiseaux ont des cris d'appels et des cris d'effroi : les geais ont ce dernier extrêmement expressif, et ils le poussent sur-tout lorsqu'ils aperçoivent un oiseau de proie ou quelque animal de rapine, tel que le renard. A ce cri perçant, qui retentit au loin, ils se réunissent comme pour se mettre en état de résister à l'ennemi commun.

Le *corbeau à bec rouge* est une espèce de geai : on en trouve particulièrement à la Chine.

Le *casse-noix* se rapproche aussi

beaucoup de ces oiseaux : leur nom indique leur goût dominant.

Les *pies* ont les habitudes naturelles des corbeaux ; comme ceux-ci, elles mangent à peu près tout ce qu'elles trouvent, et montent de même sur le dos des cochons et des moutons, pour attraper les insectes qui les tourmentent. Elles attaquent aussi les petits oiseaux ; et l'on a tiré parti de cette observation pour les dresser à la chasse. La réputation de voleuses, qu'ont les pies, est encore plus fortement établie parmi elles que dans les autres espèces de ce genre. Quant à leur bavardage, qui est passé en proverbe, on peut l'exercer sur un grand nombre de mots, et particulièrement sur les cris des animaux, qu'elles imitent avec beaucoup de facilité. Mais c'est sur-tout dans l'état de liberté que cet oiseau mérite de nous intéresser par son attachement pour ses petits, par les dangers auxquels il s'expose pour les garantir de

l'attaque des oiseaux de proie, ainsi que par l'adresse qu'il met à soustraire ses œufs à la recherche des chasseurs.

On a placé à côté de la pie commune deux variétés de cette espèce : il n'est pas rare de trouver en France celle dont le plumage est absolument blanc ; et l'on a observé que les corbeaux, qui vivent, comme on sait, environ un siècle, blanchissent en vieillissant.

Les ROLLIERS ont quelque ressemblance, au premier aspect, avec les geais ; mais ils diffèrent essentiellement de toutes les espèces de corbeaux par la forme du bec, qui leur a valu la dénomination vulgaire de *perroquets d'Avignon*. On les a appelés, avec aussi peu de raison, *geais de Strasbourg*, car ces oiseaux de passage sont rares dans les environs de cette ville ; d'autres enfin leur ont donné le nom de *pies de mer*, parce qu'on les a rencontrés sur les côtes au moment où ils se réunissaient pour la traverser et passer

en Afrique ou dans l'île de Malte ; enfin ils doivent le nom de *pies des bouleaux* à l'habitude qu'ils ont de nicher de préférence sur ces arbres.

Ces oiseaux , que l'on ne trouve que dans les bois éloignés des habitations , se mêlent quelquefois aux troupes des corneilles : mais ils sont beaucoup plus sauvages que ces dernières , et ils ne se privent point.

On ne connaît pas les habitudes des espèces qui nous viennent du *Sénégal* et de *Mindanao* : ce sont ces dernières que quelques naturalistes ont nommées *cuits* , sans doute à cause de leur cri ou chant d'appel.

C'est sur-tout en examinant les autres oiseaux qui garnissent cette armoire que je me félicite de n'avoir point à décrire le plumage et les formes de ces animaux. Comment, en effet, donner une idée, même imparfaite, de la beauté, de la richesse des couleurs que la nature a prodiguées à la plupart des

OISEAUX DE PARADIS ? C'est en vain que les artistes les plus distingués le tentent dans de magnifiques collections gravées et coloriées à grands frais. Ils rendent bien, et c'est déjà un très-grand mérite, l'oiseau vu de tel ou tel côté ; mais comme ses couleurs varient avec la mobilité des reflets, chaque fois que le spectateur change de place, ces oiseaux, et ici je parle des plus beaux, semblent s'embellir par de nouvelles nuances ; enfin on peut dire aussi qu'ils prennent de nouvelles formes en changeant de position, puisqu'ils ont une surabondance de plumes qui se déploie de plusieurs façons, et qui varie comme les nuances de leurs reflets.

Et qu'on ne croie pas que le nom de cet oiseau lui vienne uniquement de ce luxe dans les formes et dans les couleurs ! Non ; à en croire une foule d'anciens naturalistes qui ont mis leurs doutes peu raisonnables à la place des observations, les oiseaux de paradis

vivent de la rosée, ne se posent presque jamais, dorment dans les airs, s'accouplent, pondent et couvent en volant.

Que les marchands indiens, qui tirent un grand prix de ces oiseaux, aient répété ces fables, rien de plus naturel; mais que des écrivains se soient plu à accréditer ces absurdités, voilà ce qui doit nous paraître extraordinaire.

Ce que l'on sait de certain sur ces beaux oiseaux, c'est qu'ils habitent particulièrement les parties de l'Asie où croissent les épiceries; qu'ils volent à une grande élévation; qu'ils se nourrissent de petits fruits et d'insectes; que les Indiens leur font la chasse dans les forêts où ils nichent, et les tuent avec des flèches légères; car on pense bien que les oiseaux de paradis sont sur-tout recherchés dans les pays où les plumes sont la principale parure des habitans, et il y a environ cent ans

qu'elles servaient en Europe aux mêmes usages.

Le *magnifique* nous vient de la nouvelle Guinée, et a été nommé par quelques-uns le *manucode à bouquets*.

Le *superbe* a été aussi appelé *manucode noir*, et nous vient également de la nouvelle Guinée.

Ceux qui portent ici le nom de *manucodes* sont à la fois les plus beaux parmi les petites espèces, et les plus célèbres parmi ces oiseaux; c'est à eux que l'on a donné le titre de *rois des oiseaux de paradis*, et leur nom indien *manucodiata*, signifie *oiseau de Dieu*: aussi un ancien naturaliste, qui a quelque réputation, n'a-t-il pas manqué de rapporter, d'après le témoignage de plusieurs marins, que ces beaux oiseaux se partageaient la souveraineté des deux seules espèces d'*oiseaux de paradis* qui existent dans l'Inde; que là, chaque espèce obéit ponctuellement à son monarque, qui, ordinairement vole à

la tête des habitans de son empire ; qu'en planant ainsi au-dessus de ses sujets , il ordonne à quelques-uns d'aller en avant visiter et goûter l'eau des fontaines , et d'autres puérilités semblables.

Le *calybé* vient de la nouvelle Guinée. Le *sifilet* est aussi appelé *manucode à six filets*. La plupart des oiseaux de ce genre que l'on apporte en Europe manquent , non seulement de jambes , ainsi qu'on le voit par ceux qui sont montés sur des branches de fil de fer , mais souvent aussi de quelques plumes et même des ailes , parce que les marchands arrachent les parties qui , selon eux , les déparent , et que les Indiens font moins de façons que nous pour faire leurs aigrettes. Lorsqu'ils prennent un oiseau dont le plumage leur plaît , ils se contentent ordinairement de l'enfiler dans une baguette qui sort par le bec , et excède de deux ou trois pouces la longueur du corps ;

cette opération le déforme tellement, en lui alongeant le cou, que les personnes qui préparent ensuite un de ces oiseaux pour les collections d'histoire naturelle ne peuvent plus lui rendre son ancienne forme. Nous faisons cette observation afin qu'on ne soit pas trompé sur les formes de ceux qui n'ont pas toutes leurs parties, et qu'on a placés ici à cause de leur beau plumage.

Mais reposons nos yeux éblouis de l'éclat des oiseaux de paradis, et remettons à une autre promenade la visite d'oiseaux non moins brillans, et celle de ces nombreuses tribus d'êtres utiles qui peuplent nos basses-cours, nos colombiers, nos étangs et nos rivières, et font à la fois la richesse et l'ornement de nos campagnes.